

Après ces quelques remarques préliminaires, nous nous sentons plus à l'aise maintenant pour aborder les programmes d'étude et préciser les réformes que nous demandons.

(A suivre.)

PREMIÈRES AMOURS.

Un jour, je m'en souviens, je reçus une lettre ainsi conçue : " Mon cher ami, ma fille est morte, hélas ! bien morte cette fois. Prenez le premier train, et, si vous pouvez, venez la ressusciter. Je n'ai d'espoir qu'en vous." C'était ce cher Paul Dumas, que tous les écrivains de Montréal ont connu et aimé, qui en appelait à ma puissance de thaumaturge ; et sa fille, tout le monde l'a deviné, c'était *L'Opinion Publique*, un journal jadis intéressant que bien des lecteurs ont souvent regretté.

Inutile de dire que je ne fis point le miracle demandé et que *L'Opinion Publique* s'envola dans le paradis des journaux. Quand à son père, le cher Dumas, il ne lui survécut pas longtemps et, lui aussi, partit pour un monde meilleur.

Aujourd'hui, *L'Opinion Publique* va revivre. Ses nouveaux directeurs ont bien voulu me le dire tout bas, tout bas, et m'inviter à revenir lui faire la cour.

Hélas ! je ne suis plus jeune comme alors. Déjà les cheveux grisonnent et la main tremble. Je ne puis plus, comme alors, gambader d'un monde à l'autre ou chevaucher hardiment par monts et par vaux. Il me faut marcher lentement sous la tutelle d'une raison plus mûre, c'est vrai, avec un cœur tout aussi chaud, c'est vrai encore, mais sans les mêmes feux d'artifice d'imagination et sans la même chaleur de sentiments.

Acceptera-t-elle mes vœux, lorsqu'elle se voit déjà entourée de toute une pléiade de jeunes gens pimpants, à la plume d'argent et au cœur d'or ? Vous me dites oui, c'est de l'indulgence. Bien que je croie non, j'essaierai cependant, mais à une condition : c'est qu'au premier signe d'ennui ou de déplaisir de sa part, vous me préviendrez de suite. Mon seul but est de lui plaire, et, sur la foi de son nom, je l'aime assez pour briser une fois de plus ma plume pour sa paix et son bonheur.

Briser ma plume ! De fait, je lui suis resté fidèle. Très rarement j'ai écrit depuis sa mort ; et encore, une fois seulement, si ma mémoire est bonne, j'ai porté près d'une autre revue le nom de plume sous lequel *L'Opinion Publique* daigna recevoir mes hommages. Ce cher vieux nom, le reprendrai-je aujourd'hui ? Non. On voudrait, me reconnaissant, me retrouver le même. Et j'ai tant vieilli que déjà je n'ose plus m'abandonner au mirage de l'avenir ; mais, comme tant d'autres, je sens que les enivrantes douceurs de cette illusion d'optique commencent à se produire dans le passé. Je changerai donc de nom, et j'en prendrai un plus conforme à mon âge et aux travaux que je vous enverrai.

Je ne chanterai point : ma voix est trop rauque. Je ne raconterai point d'histoires : elles seraient trop longues. Je ne poserai point en critique d'art : mes goûts sont hors de mode. Ferai-je de la science ? Non, mais parfois je pourrai essayer d'en enjoliver quelques applications. Ferai-je de la critique littéraire ? Ce serait bien un de mes attrait, mais un jour mal m'en prit. J'avais mis des gants de soie, j'avais émoussé ma plume, j'avais évoqué toutes les précautions oratoires imaginables. Et cependant, *horrendum dictu*, je fis pleurer un

homme ! Aussi je ne me donnerai ce luxe que rarement, et encore, sous toutes réserves.

Quel champ sera donc le mien ? Le voici tel que dessiné par moi, si ses lignes toutefois ne passent pas sur la propriété de mon voisin. Je murmurerai à l'oreille de *L'Opinion Publique* l'écho des lectures sérieuses auxquelles j'ai pris l'habitude de me livrer depuis son départ précipité. Peut-être ne dédaignera-t-elle pas d'entendre parfois ce que l'on dit ailleurs dans la langue de Shakespeare, de Dante ou de Donoso Cortez. Elle y gagnera d'étendre ses vues au-delà des frontières, et rien n'est plus salubre que la connaissance de l'étranger pour les jeunes et les vieux.

"VECCHIO."

INVOCATION.

Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine
Chez les fils du Tyrol,—peuple héroïque et fier !
Montagnard comme l'aigle et libre comme l'air !

Beau ciel, où le soleil a dédaigné la plaine,
Ce paisible océan dont les monts sont les flots !
Beau ciel tout sympathique, et tout peuplé d'échos !
Là, siffle autour des puits l'écumeur des montagnes,
Qui jette au vent son cœur, sa flèche et sa chanson.
Venise vient au loin dorer son horizon.
La robuste Helvétie abrite ses campagnes.
Ainsi les vents du sud t'apportent la beauté,
Mon Tyrol, et les vents du nord la liberté.

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyage,
Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons.
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons ;
Mais ils t'aiment ainsi,—sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre,
Sous la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.

Noble terre, salut ! Terre simple et naïve,
Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive.
D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour ;
On ne fait sous ton ciel que la guerre et l'amour.
On ne se vieillit pas dans tes longues veillées.
Si parfois tes enfants, dans l'écho des vallées,
Mélent un doux refrain aux soupirs des roseaux,
C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais oiseaux.

Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temples, ni richesse,
Ni poètes, ni dieux ;—Tu n'as rien, chasseresse !
Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
La liberté !—Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon ?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue ;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue ;
Il vit dans l'air du ciel, qui n'appartient qu'à Dieu.

—L'air du ciel ! l'air de tous ! vierge comme le feu !
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux ;
Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux ;
Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes ;
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas !
Prenez-moi la sandale, et la pique ferrée :